

DANS LA NUIT pleine d'étoiles, le vaisseau de haut bord se découpe sur un désert de solitude. Presque à tâtons, à travers creux et bosses, je m'achemine vers l'ancienne salle capitulaire où brillent des lumières. Sous mes pas, la plus vaste citerne de la ville où autrefois l'on puisait en cas d'incendie. J'atteins le bas du cloître, la porte s'ouvre par une poignée de fer qui soulève une targette, et soudain je le vois, dévalant les marches du transept. Il lève les bras, m'embrasse, s'engouffre dans la sacristie.

Dans l'église glacée, tout est noir, sauf l'extrémité du sanctuaire où des spots fusillent les colonnes blanches, le bas-côté du chœur et les chapelles absidiales qu'on appelle encore absidioles ou chapelles rayonnantes. Première chapelle à gauche près de

celle de Notre-Dame, une chaise de velours rouge sur une minuscule estrade, un pupitre en chêne luisant. Tout près de là, d'habitude, des cierges brûlent, qu'on éteint le soir dans la peur du feu. Sur l'autel, un grand Christ debout étend les bras, le Sacré-Cœur. C'est là qu'il va jouer, entre deux bas-reliefs de chemin de croix. Devant la chaise, deux plaques de miel de ruche, des micros ? et deux radiateurs rouges, des poissons du Sud immobiles dans un aquarium ? Température : dix degrés, moins peut-être. D'instinct, je touche mon serre-tête en réserve dans une poche de mon manteau de cuir fourré. Des chauves-souris surgissent, brillantes comme des rayons laser, et disparaissent. On les croirait ivres. Dans ce monde de messe noire ou de sabbat, voici le petit homme à cheveux blancs qui se faufile à travers les câbles, les enjambe, son violoncelle en main. Les chauves-souris le chargent et, au dernier moment, l'évitent.

À bord de ce vaisseau qui navigue à travers les siècles parmi les nuages de pluie, la neige ou les averses de lumière, comme là où il n'y a que vide et vertige, j'ai grimpé en marche, me cramponnant comme j'ai

pu à une échelle de corde qu'on aurait oublié de remonter. À l'intérieur, l'homme de barre est devant la rose des vents.

La pièce axiale des profondeurs s'accroche au-dessus de nos têtes, l'ensemble soutient la carène par un entrecroisement de poutres et d'ogives. Un entrelacs de supports et un contrebalancement de forces empêchent la coque de s'effondrer. Dans le navire, tout est renversé et, en haut, tout se conjugue par l'enlacement des lignes qui se succèdent ou se chevauchent. À travers les galeries et les coursives, manœuvre l'équipage des chauves-souris que je vois ici pour la première fois, et qui encore ? Les anges des chapiteaux nous regardent, les yeux écarquillés. Dans l'ombre qui cerne les faisceaux de lumière, une savante charpente s'efface, j'entends un bruit d'ailes. Dans le flou plongent les chauves-souris, deux par deux, dirait-on, avant de disparaître de nouveau. Combien sont-elles en tout, elles qui ont tellement peur du jour et des offices ? Agrippées par leurs griffes à la plus mince aspérité des murs, le jour, on ne les distingue pas de la pierre. En ce moment, de leur

ballet de sorcières, elles nous traquent, Rostropovitch et moi.

À l'extérieur du vaisseau, les tours, les plateaux et les arêtes des toitures comme les frises ont leurs hôtes: les choucas nichent dans les moulures, les pigeons dans les creux, sous une voûte, parfois derrière une épaule ou un genou de saint. La nuit, tout change. On se rencoigne sous les corniches. Des saillies où ils se protègent des chats, leurs prédateurs ordinaires, les choucas regagnent les marronniers de la terrasse et attendent le retour de leur dieu protecteur: le soleil.

J'ai toujours entendu dire que personne n'avait jamais pu maîtriser l'acoustique de cette basilique, et cependant, quand Galina Vichnevskaja a vocalisé dans le vaisseau à leur seconde visite, elle a été entendue de partout. On a comparé aussi notre vaisseau à ceux de l'abbaye de Fontenay et de l'abbaye du Thoronet. Il y a chez nous, comme à Fontenay, partant du chœur vers les voûtes, et répercuté des voûtes vers tout

l'espace, l'élan des voix et des sons. Leur éclat, leur pureté, et leur intégrité. Jouer là les *Suites* de Bach, c'est avoir aussi la « réverbération » dont elles ont besoin, et que l'ingénieur de la technique a su découvrir seul. Aujourd'hui a-t-on autant besoin d'acoustique ? La perfection des micros ne suffit-elle pas à tout ? Un micro près de la bouche ou de la table d'harmonie d'un violoncelle capte les sons. L'ambiance, c'est une forêt de nuit, les pierres gelées, ces chauves-souris errantes, ce gouffre d'ombre au bord duquel, troublé et retenant mon souffle, je m'adosse contre le pied d'une des colonnes monolithes du chœur. Il y en a onze, car on a écarté celle de Judas. En retrait de la zone ténébreuse qui nous retranche du monde, fasciné par le maître sur le nuage de gloire où il vit, je le regarde sous son Christ protecteur, devant les deux plaques rouges qui le protègent du froid et les rayons de miel brun qui vont cueillir les abeilles du son. Il gomme son archet, l'enduit de colophane, le passe sur les cordes et en tire des gémissements. Cet homme si frêle, pareil à première vue, si on ne prend garde à ses yeux et à son front, à un inof-

fensif retraits pourrait être écrasé par l'énorme masse de piliers, de colonnes, d'arcs brisés, d'arcs romans, et même d'arcs outrepassés, comme les arcs mauresques qu'a inspirés ici une mosquée de Séville. Il n'y paraît pas. Après la violente lumière de la galerie au-dessus du chœur, tout se perd dans un gouffre. Un peu effrayé, je me sens à bord d'un vaisseau de *Dies irae* où je n'ose pénétrer plus avant avec « Bahh... » dit-il. Est-ce que Bach s'enfermait dans une église la nuit, pour se laisser aller à ce qui l'inspirait, tandis que les chauves-souris, ces petits mammifères volants, tournoyaient autour de lui ? Leur a-t-il jamais dédié une cantate ?

Soudain, un chant s'échappe, grandit, emplir l'espace, fracasse la glace de l'air, y tourbillonne, s'arrête, redescend brusquement, rejaillit. C'est le prélude de la Cinq. L'archet va et vient, pareil à une épée, se balance, s'enroule dirait-on, autour de ce qu'il fait jaillir. Une voix profonde coule dans les parois lisses du déambulatoire, s'y love, puis grimpe aux colonnes si blanches,

encore qu'elles ne soient éclairées que par reflet, et plonge dans la nef, abîme où elle se perd. C'est ce que je me dis, au pied du pilier dont une arête me scie les reins. Silence soudain. Le maître se lève, vient à moi, m'embrasse encore. Trois baisers sur mes joues. C'est un embrasseur. Sent-il que je réchauffe le désert où, maintenant rassis, il cisaille dans une sorte de rage les premières portées de l'allemande, puis les rejette et les renvoie d'un ton plus vif? Ou seulement, comme pour un essai de voix, serait-ce un essai de transmission? Des paroles claquent loin dans le vide. Le maître se relève, fait quelques pas, retourne à sa chaise, attire à lui son instrument, relance son archet, scie et rescie la même phrase, rampante d'abord, subtile dans ses approches et ses contournements, puis se ruant en même temps que les chauves-souris, d'un bond, par-dessus les colonnes du chœur et se perdant sur une eau charbonneuse. Sur le point minuscule où je me tiens, proche d'une étrave qu'on ne devine que du dehors, la voix de Bach traverse l'air glacé par le miracle des ingénieurs et des faiseurs de sons, et l'on dirait qu'elle se

charge d'une foudre en attente. De là, elle gagnera notre univers tremblant, en équilibre sur ses centrales nucléaires aux fleuves bouillants, puis elle s'étalera à travers les déserts et nos lieux habités, nos mégapoles, nos vaisseaux aériens pleins à ras bord, peut-être nos prisons, à travers les espaces où l'on entend des gémissements et, pourquoi pas? jusqu'aux invisibles nacelles où des hommes en scaphandre tournent autour de nous, à des milliers de kilomètres au-dessus de nos têtes.

Les moines ont bâti des citadelles sonores. Pour s'entendre ou pour que Dieu les entende, ils n'avaient nul besoin de haut-parleurs ou de micros. La parole s'envolait du chœur jusque dans les lointains des nefs et du narthex. Ils ont guidé le chant comme les abeilles vont sur les fleurs, comme ils ont guidé la lumière par la position de leur édifice dans sa course à travers l'univers. Des fenêtres en verrières passent les rayons qui touchent les pierres, selon leur place aux solstices et aux équinoxes. Navigateurs d'éternité, les moines savaient aussi naviguer à travers nos saisons. Un professeur de philosophie de Nanterre, Iégor Reznikov,



musicologue réputé, a patiemment analysé leur démarche de jadis. Jadis? Il n'y a que dix siècles. C'est aux approches du solstice d'hiver que les jours sont les plus courts. À peine le soleil des aubes émerge-t-il des brumes de l'est et frôle avec effort les collines, que ses rayons atteignent les sommets de la basilique, en oblique. «Entre 10 et 15 heures, c'est l'unique moment de l'année où les chapiteaux de la nef et des collatéraux sont éclairés successivement sur leurs trois faces...» En tout temps, du fond du narthex, une voix seule s'entend dans toute la basilique et surtout dans le chœur d'où le son semble provenir.

Est-ce qu'aujourd'hui tout est changé parce qu'on a inventé le microphone et l'enregistrement sur disque, sur bande magnétique ou sur bande vidéo? Là où il joue, un peu au nord de la chapelle centrale dédiée à Notre-Dame, séparé du chœur et de la nef par la demi-lune des colonnes gothiques, la masse de la galerie haute et l'achèvement du chœur en forme de coquille, Rostropovitch est proche de la place que les moines bâtisseurs avaient fixée pour que toute l'abbatiale vibre.